

Sentiment et jugement

Quelques arguments de Brentano contre Windelband

Reprise avec des aménagements par ses disciples et abondamment discutée par ses adversaires, la théorie des sentiments et émotions de Brentano – qui ne distingue pas les deux, pas plus d'ailleurs qu'entre sentiments et volitions – a eu un retentissement considérable dans la philosophie de l'esprit du XIX^e siècle. L'ambition de la présente étude est de discuter quelques arguments de Brentano en faveur de cette théorie. Comme cette dernière ne me paraît ni la plus intéressante ni la moins contestable de celles défendues par Brentano, la discussion qui suit sera critique sur un certain nombre de points.

Le fondement de la théorie des sentiments de Brentano est sa classification des actes mentaux en « classes fondamentales », c'est-à-dire les plus générales¹. La tâche est d'abord de répartir les actes mentaux en espèces naturelles, ensuite d'identifier les espèces naturelles les plus élevées. Aussi s'agit-il de savoir quels types d'actes mentaux sont réductibles à quels autres. De là un considérable travail argumentatif visant à démontrer des relations de réductibilité ou d'irréductibilité entre types d'actes mentaux.

Brentano insiste centralement sur le fait que cette classification est une classification *psychologique*. En d'autres termes, le principe de la classification réside dans des différences psychologiques entre « activités mentales » (*Seelentätigkeiten*), c'est-à-dire dans des différences affectant la « relation à l'objet » (*Beziehung zum Objekt*) et non les objets représentés eux-mêmes. L'audition d'un do est différente *par son objet* de celle d'un ré, et cette différence peut intéresser le psychologue : mais ce n'est pas ce genre de différences qui motive la classification des actes mentaux de Brentano.

Brentano distingue trois classes fondamentales, supposées exclusives : les présentations, les jugements et les sentiments, qu'il définit de la manière suivante. Une *présentation* (*Vorstellung*) est le simple apparaître de quelque

¹ Les principales sources sont (Brentano F., 1889) ainsi que (Brentano F., 1874, livre 2, chap. 5-9), repris comme chap. 1-5 dans (Brentano F., 1911) et comme chap. 5<1>-9<5> dans (Brentano F., 1925), auquel je réfère dans la suite. La note sur Windelband dans (Brentano F., 1889, p. 55-60), tronquée dans l'édition de Kraus (Brentano F., 1969), figure dans son intégralité dans (Brentano F., 1958).

chose. Être présenté signifie ni plus ni moins qu'apparaître ou *être un phénomène*². La deuxième classe, celle des *jugements* (*Urteile*), renferme les actes mentaux consistant à « accepter (comme vrai) ou rejeter (comme faux) » (*ein [als wahr] Annehmen oder [als falsch] Verwerfen*) (Brentano F., 1925, p. 34-35). La troisième classe d'actes mentaux – celle des sentiments, émotions, phénomènes d'intérêt, d'amour et de haine (*Gefühl, Gemütsbewegung, Interesse, Liebe*) – rassemble « tous les phénomènes psychiques qui ne sont pas contenus dans les deux premières classes » (Brentano F., 1925, p. 34-35). Dans la suite, je les désignerai par commodité par le terme de « sentiment ». Fondamentalement, ces phénomènes se définissent comme des actes par lesquels le sujet attribue à l'objet une valeur telle que *bon* ou *mauvais* (Brentano F., 1925, p. 88-89).

La classification engage trois thèses distinctes concernant le sentiment, qui seront passées en revue dans les sections qui suivent. (1) D'abord, les sentiments ne sont pas des présentations. (2) Ensuite, les sentiments ne sont pas des jugements. (3) Enfin, les sentiments sont des actes intentionnels. La troisième thèse est nécessaire dans la mesure où la différence entre la troisième classe et les deux autres réside dans la « relation à l'objet ». Si le sentiment est différent de la présentation et du jugement, c'est parce qu'il représente son objet sur un mode *sui generis*, irréductible aux modes présentationnel et judicatif³. L'étude qui suit est une discussion critique de la thèse (2). Je retracerai l'argumentation de Brentano contre son principal adversaire sur la question, le néokantien Wilhelm Windelband, et j'en indiquerai quelques faiblesses. En conclusion, je suggérerai que la position de Windelband présente de sérieux avantages sur sa concurrente brentanienne.

I. NI LES SENTIMENTS NI LES JUGEMENTS NE SONT DES PRÉSENTATIONS

Il est utile de résituer la conception brentanienne du sentiment dans son contexte argumentatif. Dans la *Psychologie*, la thèse de l'autonomie de la

² « Au sens où nous employons le mot “présenter”, “être présenté” veut dire autant que “apparaître” (*ist “vorgestellt werden” so viel wie “erscheinen”*) » (Brentano F., 1973, p. 114). « Nous parlons d'un présenter (*Vorstellen*) partout où quelque chose nous apparaît (*erscheint*) » (Brentano F., 1925, p. 34). « Partout où quelque chose apparaît, c'est-à-dire est donné dans la conscience, nous parlons d'un présenter (*Vorstellen*) » (Brentano F., 1956, p. 32).

³ Ce qui n'empêche pas que, dans la conception brentanienne, le sentiment est fondé dans la présentation au sens où il doit avoir une présentation pour composante.

troisième classe est secondaire, apparaissant pour l'essentiel comme un moyen d'établir l'autonomie des deux autres. Brentano cherche à démontrer que présentation et jugement sont deux classes fondamentales différentes, c'est-à-dire qu'il existe entre eux une différence résidant non dans l'objet mais dans la « relation à l'objet ». À cette fin, sa stratégie argumentative est la suivante : il est incontestable (*ausser Frage steht*) que présentation et sentiment sont différents et que leur différence réside dans la « relation à l'objet » ; or les différences entre présentation et sentiment sont transposables de façon évidente à l'opposition entre présentation et jugement ; donc il est incontestable que la différence entre présentation et jugement réside dans la « relation à l'objet ».

De là, Brentano entreprend de mettre au jour des différences essentielles entre présentation et sentiment. Il en énumère quatre plus importantes (Brentano F., 1925, p. 65 suiv. et 106 suiv.) :

(A1) Les présentations entretiennent assurément des relations de polarité : le clair s'oppose au sombre, le chaud au froid, l'aigu au grave. Cependant, ces oppositions (*Gegensätze*) ont la particularité de se situer dans les objets et non dans la relation aux objets (Brentano F., 1925, p. 65-66 ; Brentano F., 1956, p. 33). Par exemple, la différence entre chaud et froid n'implique aucune « opposition dans tout le domaine des activités mentales » (*Gegensatz auf dem ganzen Gebiete der Seelentätigkeiten*). Il n'en est pas de même du sentiment. La polarité affective n'est pas dans les objets, mais dans les activités mentales elles-mêmes. L'amour et la haine ne sont pas dans les objets, et c'est pourquoi « un même objet peut être aimé ou haï » (Brentano F., 1925, p. 66). Or, sentiment et jugement sont tout à fait comparables à cet égard. Un même objet se prête à des jugements affirmatifs et négatifs, et c'est pourquoi il est possible de faire erreur.

(A2) Toutes les différences d'intensité entre présentations sont dans les objets et non dans les présentations elles-mêmes : « Dans les présentations on ne trouve aucune intensité en dehors de la netteté (*Schärfe*) et de la vivacité du phénomène » (Brentano F., 1925, p. 66). Une sensation peut être dite plus ou moins intense, mais seulement au sens où elle révèle un rouge plus ou moins éclatant, un son plus ou moins fort⁴, etc. Dans le sentiment, en revanche, les différences intensives affectent la relation à l'objet : l'amour d'un même objet peut être plus ou moins fort, etc. Et il en va de même du jugement, pour autant que la croyance présente des degrés de certitude.

⁴ Brentano défend la thèse que l'intensité d'une présentation est directement proportionnelle à l'intensité de l'objet présenté (Brentano F., 1973, p. 169).

(A3) À la différence du sentiment et du jugement, la présentation ne révèle « ni vertu, ni malignité morale, ni connaissance, ni erreur » (Brentano F., 1925, p. 66-67). Autrement dit, la présentation n'a pas de dimension normative.

(A4) Le sentiment est soumis à des « lois déterminées de succession et d'évolution » (*besondere Gesetze der Sukzession und Entwicklung*) (Brentano F., 1925, p. 67), c'est-à-dire à des lois génétiques (causales). Par exemple, j'aime un endroit parce que j'y ai rencontré la femme que j'aime. Ces lois, déclare Brentano, constituent le « fondement psychologique de l'éthique » (Brentano F., 1925, p. 68 et 109). Le jugement est également soumis à des lois génétiques, qui constituent le « fondement psychologique de la logique » (Brentano F., 1925, p. 109). Par exemple, je crois que q parce que je crois que p et que si p alors q . Qu'en est-il maintenant des présentations ? Brentano ne dit nullement que les présentations ne sont pas soumises à des lois génétiques. Son idée est plutôt que les jugements et les sentiments eux-mêmes sont soumis aux lois génétiques de la présentation, mais qu'ils y ajoutent d'autres lois génétiques qui leur sont propres et qui sont analogues.

Brentano donne ailleurs d'autres arguments qu'il est inutile d'évoquer ici. L'important est que ses arguments contribuent à rapprocher les sentiments des jugements, par opposition aux présentations.

II. LES SENTIMENTS NE SONT PAS DES JUGEMENTS

Une fois établie la distinction entre la première classe, celle des présentations, et les deux autres, il reste à démontrer que jugement et sentiment forment deux classes fondamentales distinctes. Cette différence est examinée dans l'Appendice 7 du deuxième volume de la *Psychologie*, ainsi que dans *Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis*. Dans le premier texte, Brentano évoque certains auteurs qui ont remis en cause cette différence, plus précisément des auteurs qui acceptent la distinction brentanienne entre présentation et jugement, mais jugent meilleur de réunir jugement et sentiment dans une unique classe fondamentale (Brentano F., 1925, p. 152 suiv.). Brentano ne cite aucun nom dans l'Appendice 7 et se borne à dire ceci :

Convaincus par les analyses de ma *Psychologie* de la nécessité de distinguer le jugement de la présentation du point de vue de la classe fondamentale, certains ont maintenant eu l'idée de réunir le jugement et les émotions dans

une unique classe fondamentale, et de concevoir l'acceptation comme une espèce d'amour et la négation comme une espèce de haine. (Brentano F., 1925, p. 154)

En revanche, la cible de Brentano est expressément identifiée dans *Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis*, où il nomme le néokantien Wilhelm Windelband. Celui-ci s'est attaqué frontalement à la classification de Brentano dans son essai sur la négation de 1884 (Windelband W., 1921). Il félicitait Brentano d'avoir démontré qu'il doit y avoir autre chose que des présentations. Mais le problème, ajoutait-il, est que Brentano n'a pas démontré la distinction entre les deuxième et troisième classes et que cette distinction est en réalité sans fondement :

Je ne comprends pas comment Brentano en est arrivé à user de cette idée en vue d'établir que les « jugements » forment une « classe » spéciale de fonctions psychiques. Alors qu'il a parfaitement réussi à montrer que dans le jugement s'ajoutait à la simple activité présentationnelle un moment qui en était essentiellement distinct, il n'a pas réussi à montrer que ce moment, en son essence psychologique, était différent du moment qui s'ajoute aux présentations dans les fonctions qu'il appelle les « phénomènes d'amour et de haine ». (Windelband W., 1921, p. 172)

En réalité, affirmait Windelband, le jugement est une « appréciation » (*Beurteilung*), c'est-à-dire l'assignation d'une valeur. De même que le sentiment est l'assignation à un objet de la valeur « bon » ou « mauvais », de même le jugement est l'assignation à un objet de la valeur « vrai » ou « faux ». Donc, suivant la définition de Brentano lui-même (voir *supra*), le jugement doit être décrit sur le modèle d'un « sentiment de conviction » (*Überzeugungsgefühl*). Cette idée avait pour conséquence une conception nouvelle de la connaissance et de la démarcation entre théorie et pratique. L'unification des deuxième et troisième classes conduit Windelband à substituer aux trois classes de Brentano une division en deux « fonctions », théorique et pratique : la fonction théorique de l'esprit est désormais assumée par les seules présentations, tandis que les jugements et les sentiments incarnent sa fonction pratique⁵.

Contre Windelband, Brentano présente dans l'Appendice 7 quatre contre-arguments en faveur de l'idée d'une séparation entre les deuxième et troisième classes.

⁵ Cette controverse entre Windelband et Brentano a très peu attiré l'attention des commentateurs. Voir principalement Dewalque A., 2013.

(B1) Supposons que, comme le prétend Windelband, la croyance que *p* soit un sentiment consistant à attribuer une valeur positive à *p*. Un sentiment consistant à attribuer une valeur positive à quelque chose, poursuit Brentano, est ce qu'on appelle « plaisir » ou « amour ». Donc, croire que *p*, c'est aimer que *p* ou prendre du plaisir à *p*. Or, l'observation contredit fréquemment cette dernière proposition. Très souvent, nous ne prenons aucun plaisir à ce que nous croyons et même en éprouvons du déplaisir, comme dans le cas des mauvaises nouvelles (Brentano F., 1925, p. 154). Autre exemple : à supposer qu'un individu *X* en haisse un autre *Y*, il est évident que l'accroissement du degré de certitude de la croyance que *Y* existe n'induit pas un accroissement de l'amour (ou un décroissement de la haine) que *X* porte à *Y*. « Si quelqu'un hait un objet, observe Brentano, cet objet ne lui est évidemment pas plus cher du fait qu'il existe, puisqu'il souhaite au contraire qu'il n'existe pas » (*ibid.*).

(B2) Remarquablement, les valeurs assignées aux objets dans le sentiment présentent des degrés intermédiaires. En d'autres termes, les valeurs opposées sont contraires plutôt que contradictoires. Un comportement est plus ou moins bon, plus ou moins mauvais, et il peut aussi n'être ni bon ni mauvais. Maintenant, si le jugement est un sentiment consistant à assigner la valeur « vrai » ou « faux », alors on doit s'attendre à ce que les valeurs « vrai » et « faux » présentent elles aussi des degrés intermédiaires et, parmi ces degrés intermédiaires, un degré zéro. Or, ce n'est manifestement pas le cas. Il n'y a strictement parlant aucun sens à dire qu'une proposition est plus ou moins vraie qu'une autre, et le principe de bivalence exclut l'existence d'un degré zéro entre le vrai et le faux : le non-bon n'est pas forcément mauvais, mais le non-vrai est nécessairement faux. La présence de degrés intermédiaires est un caractère constitutif de la « préférence » (*Bevorzügen*), qui est « une classe particulière de relations affectives à laquelle rien ne correspond dans le domaine du jugement » (Brentano F., 1925, p. 155).

(B3) Autres caractéristiques de la « préférence » : ajouter le bien au bien produit le meilleur ; ajouter le bien au mal peut produire quelque chose de préférable (ainsi Dieu a laissé s'introduire le mal dans le monde, d'où il a résulté un monde préférable à un monde où le mal n'existerait pas). Dans le domaine du jugement, en revanche, la conjonction du vrai et du vrai n'est pas plus vraie ; celle du vrai et du faux ne produit jamais le vrai.

(B4) Dans la sphère du sentiment, il convient d'opposer ce qui est bon *en soi* à ce qui est bon *pour autre chose*, c'est-à-dire *utile*. Dans la

sphère du jugement, par contre, tout ce qui est vrai est vrai en soi, objectivement ; tout ce qui existe existe en soi.

III. DISCUSSION DES ARGUMENTS DE BRENTANO

La validité des arguments présentés par Brentano en faveur de la distinction entre jugement et sentiment est loin d'aller de soi. Cette section se limitera à en discuter trois, en laissant de côté l'argument (B3). Je m'efforcerai de montrer qu'aucun de ces trois arguments n'est vraiment concluant, et que la distinction entre jugement et sentiment demeure en conséquence une question ouverte.

III.1. *L'argument des sentiments opposés*

Commençons par l'argument (B1) ci-dessus, qui est sûrement le moins convaincant. L'idée est que, si le jugement est un sentiment, alors le cas des mauvaises nouvelles est problématique, exigeant la coexistence d'un jugement affirmatif (sentiment positif) et d'un déplaisir (sentiment négatif). L'argument semble étonnamment faible, parce qu'on ne voit pas ce qui empêcherait des sentiments de polarité opposée de coexister dans un même sujet. L'observation la plus simple suggère même que ce genre de chose arrive quotidiennement. À la vue de la foudre (en supposant qu'il s'agisse d'un identique phénomène visuel), je suis en même temps terrifié (–) et émerveillé (+) ; je veux en même temps fuir et rester là à regarder. Parce qu'il anticipe le plaisir qu'il ressentira à l'arrivée ou pour une quelconque autre raison, le cycliste prend plaisir (+) à gravir avec peine (–) l'Alpe d'Huez.

Il faut bien avouer que l'argument témoigne d'une certaine mauvaise foi. Brentano fait comme si l'hypothèse que le jugement affirmatif est un sentiment impliquait que le jugement affirmatif est un phénomène d'amour (ou de plaisir, etc.). Comme la seconde proposition mène à des absurdités, la première est du même coup présumée réfutée. Mais le raisonnement est incorrect. C'est un peu comme si on cherchait à réfuter les géométries non euclidiennes en montrant que, si on les accepte, certains axiomes euclidiens sont faux. En réalité, il ne s'agit évidemment pas de nier qu'aimer un objet et affirmer son existence sont deux choses différentes. La question n'est pas de savoir si le jugement entre dans la classe des sentiments telle qu'elle est délimitée par Brentano, c'est-à-dire dans

celle de l'amour et de la haine, mais si la classe des sentiments n'est pas en réalité plus vaste que ne le pensait Brentano et s'il ne faut pas y inclure, à côté des phénomènes d'amour et de haine, ce que Brentano dénomme jugement⁶.

À la vérité, on pourrait objecter à Brentano que son argument est contestable même dans le cas des croyances. Nous avons couramment des croyances contradictoires sans être pour autant des êtres irrationnels. À première vue du moins, il semble habituel de juger probables (à des degrés égaux ou différents) deux propositions contradictoires *p* et non-*p*, c'est-à-dire d'accepter plus ou moins fortement *p* et, en même temps, plus ou moins fortement non-*p* – ce qui ne signifie en aucune manière que nous tenons pour vraie la proposition «*p* et non-*p*». Par exemple, une amie chère m'a affirmé catégoriquement que, pour une raison ou une autre, il lui serait impossible d'être présente au concert. Pourtant, je la cherche des yeux dans la salle. Je crois fermement qu'elle n'y est pas, je n'en doute pas un instant – mais je persiste en même temps non pas simplement à espérer, mais à *croire un peu*, avec un degré de certitude très faible, qu'elle est présente. De même, until est convaincu qu'il n'y a pas de vie après la mort. Pourtant, quand il se recueille sur la tombe d'un proche, il s'abstient de dire du mal du défunt et de chanter des chansons paillardes. Il fait comme si le défunt l'entendait, croyant faiblement qu'il y a une vie après la mort.

Il est vrai que, comme on le verra dans la suite, Brentano a renoncé tardivement à interpréter de tels exemples comme des cas de jugements (affirmatif et négatif) de même contenu : deux jugements inégalement certains que *p* et que non-*p* ne sont pas des jugements opposés dont le contenu serait *p*, mais des jugements dont le contenu direct est soit *p* (si le jugement est évident), soit un jugement plus ou moins certain que *p*. L'idée présente cependant de grosses difficultés. Elle semble inutilement contre-intuitive dans les exemples ci-dessus, où c'est au même sujet qu'on attribue des croyances opposées. Pourquoi ne pas dire plus simplement que l'impossibilité *logique* d'accepter que *p* et non-*p* n'implique nullement l'impossibilité *psychologique* d'accepter et de rejeter

⁶ Cf., dans la même veine, cet argument dirigé contre Windelband : « Comme nous aimons la connaissance et haïssons l'erreur, il est certes exact que les jugements que nous tenons pour corrects nous sont chers (*lieb*) pour la même raison. Mais qui se laisserait induire par ce fait à prendre les jugements aimés eux-mêmes pour des manifestations de l'amour ? » (Brentano F., 1889, p. 56; Brentano F., 1958, p. 39) Évidemment, le jugement peut être défini comme un sentiment sans l'être comme une « manifestation de l'amour ».

simultanément que p ? La raison est manifestement que, pour Brentano, l'acceptation de non- p ne peut en réalité être rien d'autre qu'un rejet de p . En conséquence, il n'y a aucune différence entre d'une part accepter que p et non- p et d'autre part accepter et rejeter que p . Mais cette manière de voir est problématique. On comprend aisément qu'une théorie ne doit pas être logiquement contradictoire, mais il est plus difficile de comprendre pourquoi un sujet ne pourrait avoir dans son esprit des croyances opposées. Cette difficulté sera détaillée un peu plus loin.

III.2. *L'argument de la gradation continue*

L'argument (B2) est que la polarité des sentiments, à la différence de celle des jugements, admet des degrés intermédiaires, y compris un degré zéro. Il y a des degrés intermédiaires entre le bien et le mal, mais aucun entre le vrai et le faux ou entre le oui et le non.

Ce qu'on veut dire, d'après Brentano, quand on parle de « degrés intermédiaires » entre le bien et le mal, c'est que les sentiments présentent une intensité. Le meilleur est ce qui doit être aimé plus fort ; le pire est ce qui doit être haï plus fort, etc. (Je laisse ici en suspens la question de savoir s'il existe des oppositions éthiques – donc affectives dans la conception de Brentano – qui ne présentent pas de gradation continue, par exemple l'opposition entre coupable et innocent.) Qu'en est-il des jugements ? Le problème n'est pas que les jugements n'auraient pas d'intensité et ne pourraient pas être plus ou moins forts. Dans la *Psychologie* de 1874, Brentano pense encore que les jugements présentent des degrés intensifs, à savoir des degrés de certitude (*Gewissheit*) ou de probabilité (*Wahrscheinlichkeit*) (Brentano F., 1925, p. 66). Croire que p est plus probable que q , c'est avoir une croyance que p dont l'intensité est supérieure à celle de la croyance que q . Jusqu'ici, il semble y avoir un strict parallélisme entre sentiments et jugements. De même que le meilleur est ce qu'il faut aimer plus fortement et le plus mauvais ce qu'il faut haïr plus fortement, de même il faut croire plus fortement ce qui est plus probable et rejeter plus fortement ce qui est plus improbable. Cela s'accorde en substance avec la conception de Windelband, suivant laquelle affirmation et négation correspondent à des degrés intensifs de probabilité.

Mais Brentano adresse deux objections à cette manière de voir. La première est que l'intensité du jugement est d'une espèce entièrement différente de celle de l'intensité des sentiments, qu'elle représente « un

genre complètement nouveau d'intensité» (*eine vollkommen neue Gattung von Intensität*) (Brentano F., 1925, p. 66). Deux observations suffisent pour s'en convaincre. D'abord, l'intensité extrême d'un sentiment a souvent de puissants effets sur notre corps (tremblements, prostration, etc.). Or il serait absurde de penser qu'il en est de même d'une certitude absolue, par exemple celle affectant « $1 + 2 = 3$ ». « Tout médecin, ironise Brentano, devrait mettre en garde contre l'étude de la mathématique comme contre quelque chose de ruineux pour la santé » (Brentano F., 1889, p. 58, repris dans Brentano F., 1958, p. 41). Ensuite, il est manifestement ridicule de dire « cela est pour moi deux fois plus probable qu'il ne m'est cher » (Brentano F., 1925, p. 107). Si la phrase est ridicule, c'est plausiblement parce qu'elle reflète une erreur de catégorie⁷.

Il faut pourtant noter que cette objection n'a pas été maintenue telle quelle ultérieurement. En 1889, Brentano va jusqu'à contester que les degrés de certitude du jugement soient réellement des degrés intensifs, comme tels analogues à ceux des sentiments, et reconnaît avoir fait erreur sur ce point dans sa *Psychologie* de 1874⁸. Cette rétractation le conduit ultérieurement à réviser sa conception des jugements de probabilité. Par exemple je juge sans le moindre doute que p , tandis qu'un autre juge p probable : ce n'est pas, décrit Brentano, que les deux jugements aient un même contenu qui serait affirmé avec des intensités différentes. En réalité, le contenu lui-même est différent. Le premier jugement a pour objet direct p ; le second jugement a pour objet direct le premier jugement, et p pour objet oblique (Brentano F., 1925, p. 151)⁹.

⁷ Brentano recourt au même genre d'argument pour distinguer l'intensité du jugement de celle de la présentation, citant en exemple les énoncés absurdes « une aune est moitié moins longue qu'une durée d'un quart d'heure », « la perspicacité de Leibniz était trois fois plus grande que la flèche de la cathédrale Saint-Étienne », « ce devoir de mathématique est deux fois moins difficile qu'un quintal » (Brentano F., 1956, p. 35). « Au sens propre les jugements n'ont absolument aucune intensité », dans le même passage, est cependant une addition de Mayer-Hillebrand. Cf., sur ce point, (Brentano F., 1925, p. 42-44).

⁸ « Il est faux – mais c'est une erreur défendue presque unanimement, et dont je ne m'étais moi-même pas encore complètement libéré quand j'écrivis le premier volume de la *Psychologie* – que ce qu'on nomme le degré de conviction soit un degré intensif du jugement, un degré intensif qui pourrait être mis en analogie avec l'intensité du plaisir et de la douleur » (Brentano F., 1889, p. 57, repris dans Brentano F., 1958, p. 40). La même rétractation se retrouve dans l'Appendice de 1911, où Brentano rejette l'idée que tout acte mental possède un degré intensif. Voir (Brentano F., 1925, p. 151 *sq.*).

⁹ L'idée que juger probable que p consiste à avoir deux croyances opposées d'intensité égale ou différente est expressément rejetée dans (Brentano F., 1958, p. 145).

La deuxième objection est que, même à supposer que le parallélisme soit convaincant s’agissant des degrés de probabilité, il ne l’est plus du tout s’agissant de la vérité. Ce qu’il faut aimer plus fortement est meilleur et ce qu’il faut haïr plus fortement est pire : mais ce qu’il faut croire plus fortement n’est pas plus vrai pour autant, et ce qu’il faut rejeter plus fortement n’est pas plus faux. « Vrai » et « faux » n’admettent pas de degrés intermédiaires. De là, la stratégie de Brentano contre Windelband sera de montrer que la vérité est différente du sentiment de certitude. Mais c’est une tâche difficile, voire acrobatique, parce qu’il vise par ailleurs à définir la vérité en des termes qui sont au moins partiellement psychologiques.

Il est important de noter que l’antagonisme ne se situe pas, du moins primairement, entre la certitude de Windelband et l’évidence de Brentano. On aurait tort de prêter à ce dernier un raisonnement dans le genre de ceci : la thèse windelbandienne d’une gradation continue dans le jugement signifie que le jugement présente des degrés de certitude ; or, ce que Brentano substitue dans ce cas à la certitude, à savoir l’évidence, ne présente pas de degrés ; donc la thèse windelbandienne est fausse. Il est vrai que Brentano associe parfois certitude et évidence¹⁰ et que l’évidence est dans sa conception, pour parler comme Husserl, quelque chose comme un « vécu de la vérité » ou une « intérieurisation immédiate de la vérité » (Husserl E., 1975, p. 193/A190, p. 29/A13). Il est vrai également que l’évidence brentanienne exclut toute gradation continue et que cela va à l’encontre de la conception de Windelband. Mais le raisonnement serait néanmoins invalide, pour la simple raison que l’évidence est une condition suffisante mais non nécessaire de la vérité (Brentano F., 1958, p. 144). Ainsi, Brentano argue assurément que, « contrairement à ce qu’on a parfois supposé, il ne peut y avoir de degrés d’évidence, car quand un jugement est caractérisé en soi comme correct, il ne peut pas l’être plus ou moins » (Brentano F., 1956, p. 111). Autrement dit, du fait que tout jugement évident est vrai et que le caractère de vérité exclut le plus et le moins, je peux inférer que le caractère d’évidence exclut le plus et le moins. À l’inverse, cependant, le fait que le caractère d’évidence exclut le plus et le moins n’implique pas que le caractère de vérité exclut le plus et le moins : il préserve la possibilité de jugements aveugles (non évidents) qui seraient plus ou moins vrais. En réalité, l’*analogon* de l’évidence dans la sphère affective n’est pas le sentiment de certitude,

¹⁰ « *C'est évident pour moi*, cela veut dire autant que : *c'est certain pour moi (es ist mir sicher)* » (Brentano F., 1958, p. 144).

mais ce que Brentano décrit comme des « relations affectives qui se révèlent (*einleuchten*) immédiatement à nous comme correctes » (Brentano F., 1925, p. 153).

Quoiqu'il en soit, l'argument de la gradation continue pose des problèmes, dont le principal me semble être le suivant : peut-être la classification de Brentano est-elle la bonne, mais en tout cas son raisonnement n'est pas le seul possible. Les mêmes éléments se prêtent à une argumentation différente qui est peut-être plus naturelle ou en tout cas moins problématique. Revenons à la différence entre sentiment et présentation : le psychologue considère un ensemble d'actes mentaux et observe un certain nombre de différences strictement psychologiques, qui concernent l'acte lui-même et non son objet. D'un point de vue strictement psychologique, certains actes présentent des propriétés très caractéristiques qui les opposent à d'autres actes : la polarité mentale, l'intensité mentale, la perfection, la présence de lois génétiques *sui generis*. Sur cette base, le psychologue obtient d'un côté un ensemble d'actes qui possèdent ces caractéristiques, à savoir les jugements et les sentiments, de l'autre un ensemble d'actes qui ne possèdent pas ces caractéristiques, à savoir les présentations.

La question est maintenant de savoir pourquoi Brentano ne s'est pas arrêté ici. S'il s'était arrêté ici, son raisonnement aurait peut-être été le suivant. Premièrement, jugement et sentiment ont en commun toutes ces propriétés. Donc ils appartiennent à une même classe psychologique fondamentale. Deuxièmement, l'opposition bien-mal se distingue de l'opposition vrai-faux par le fait qu'elle présente des degrés intermédiaires. Donc la différence entre ces deux oppositions n'est pas psychologique. Elle ne concerne pas la « relation à l'objet », le jugement et le sentiment comme types psychologiques, *mais le contenu* du sentiment et du jugement. Ce raisonnement, semble-t-il, eût été meilleur et plus naturel. Après tout, intuitivement, ce qui est vrai ou faux, bien ou mal, ce n'est pas l'acte de jugement ou le sentiment, mais ce qui est affirmé ou nié ou ce qui est évalué affectivement. Brentano ne définit-il pas lui-même le vrai comme ce qui doit être reconnu (comme existant) et le bien comme ce qui doit être aimé ? Dans la même conférence de 1889 *Sur l'Origine de la connaissance morale* où Brentano s'en prend expressément à la thèse windelbandienne de l'indistinction du sentiment et du jugement, lui-même précise bien – reprenant à son compte l'*on hōs alēthes* aristotélicien – que,

quand j'emploie les mots « vrai » et « faux », je leur associe non pas leur sens propre et premier, mais une signification transposée aux objets (*auf*

die Gegenstände übertragene Bedeutung). Ainsi, est vrai ce qui est ; est faux ce qui n'est pas. (Brentano F., 1889, p. 75)¹¹

Si l'on suit cette voie, on pourra rendre compte de la présence ou de l'absence de gradations continues dans les termes suivants. D'une part, du point de vue psychologique, c'est-à-dire du côté de la relation à l'objet, l'intensité du sentiment présente une gradation continue (on peut toujours ajouter un troisième degré intensif entre les degrés intensifs différents de deux sentiments donnés). D'autre part, du côté de l'objet, mettons du point de vue d'une théorie des valeurs, le bien ou le mal présentent une gradation continue et un degré zéro (ni bien ni mal). Qu'en est-il maintenant du jugement ? D'une part, l'intensité du jugement présente une gradation continue du point de vue psychologique. D'autre part, du point de vue logique, le vrai et le faux ne présentent ni gradation continue ni degré zéro. Du point de vue psychologique, il existe une multitude de degrés intermédiaires entre oui et non, entre acceptation et rejet : peut-être que oui, ni oui ni non, oui et non, etc. Du point de vue logique, en revanche, le principe de bivalence et le principe du tiers exclu excluent tout tiers terme entre vrai et faux comme entre « *x* est *P* » et « *x* n'est pas *P* ».

Cette manière de voir, il faut le remarquer, ne résorberait pas toutes les différences épinglees par Brentano entre jugement et sentiment, ni même seulement celle relative aux gradations continues, mais elle aurait pour effet de les *dépsychologiser*. Autrement dit, l'argument de la gradation continue n'est pas un argument valide en faveur de la distinction *psychologique* (au sens étroit retenu par Brentano) entre sentiment et jugement en tant que « classes fondamentales » d'actes psychiques.

Pourquoi Brentano ne s'est-il pas arrêté là ? La réponse à cette question est certainement multiple. Un motif déterminant a plausiblement été sa conception de la présentation. Car Brentano défend la thèse – communément attribuée à Aristote – suivant laquelle la négation appartient au seul jugement et non aux présentations. Dans une lettre à Kraus d'octobre 1909, il argue qu'une présentation du non-être d'un cheval ne pourrait avoir un contenu différent de celui de la présentation du cheval (Brentano F., 1958,

¹¹ Il est vrai que Brentano préconise de reformuler « le Centaure est une fiction des poètes » en « il existe un acte fictionnel qui..., etc. », où ce qui est « accepté » (*amerkannt*) est un acte mental. Alors même, cependant, l'acte accepté n'est pas le jugement que le Centaure est une fiction des poètes, mais son *objet*, à savoir un acte fictionnel. Sur ce point, cf. les pénétrantes analyses de Sauer W., 2013.

p. 103-104). En conséquence, la négation réside exclusivement dans le rejet judicatif d'un contenu présentationnel lui-même situé en deçà de l'opposition de l'acceptation et du rejet. Or, cette manière de voir a pour effet, au moins jusqu'à un certain point, de psychologiser l'absence de gradation continue entre oui et non, c'est-à-dire de l'imputer à la « relation à l'objet » plutôt qu'à l'objet. Sans doute, elle préserve la distinction entre logique et psychologie, car les règles et normes logiques du jugement – par exemple le principe de non-contradiction – ne sont pas intrinsèquement psychologiques. Néanmoins, elle implique que l'absence de gradation continue est une propriété du jugement du point de vue de sa relation à l'objet, non du point de vue de son objet (présentationnel), et qu'elle est donc relevante pour la classification psychologique des actes mentaux.

Si au contraire on choisit d'intégrer la négation dans le contenu logique du jugement, comme l'ont fait Frege et Husserl, alors l'argument de la gradation continue cesse d'être psychologiquement relevant : plus rien n'empêchera d'avaliser les principes de bivalence et du tiers exclu comme des règles logiques, relatives au contenu logique du jugement, et tout à la fois de reconnaître l'existence de degrés intermédiaires au niveau psychologique. Le résultat est que l'argument de la gradation continue n'est pas un argument valide pour distinguer entre sentiment et jugement à la manière de deux « classes fondamentales » *psychologiques*. Psychologiquement défini comme un acte consistant à accepter ou à rejeter, le jugement présente assurément des degrés intermédiaires, y compris un degré zéro consistant à suspendre son jugement¹². Cette approche est

¹² Une question est de savoir si le degré zéro « ni accepter ni rejeter » est encore judicatif. Mais cette question se pose exactement de la même manière au sujet du sentiment : le degré zéro « ni aimer ni haïr » est-il encore un sentiment ? La réponse négative semble plausible. La première question a donné lieu à des controverses au XIX^e siècle. Brentano, naturellement, y répond par la négative, contre Lotze et Sigwart (Seron D., 2006). Le phénoménologue Adolf Reinach a reformulé l'objection brentanienne de la gradation continue de manière à mieux rendre compte de l'existence de degrés différents du sentiment de conviction. Windelband comme Brentano, avance-t-il, confondent conviction (*Überzeugung*) et affirmation (*Behauptung*). En réalité, il y a un sens à parler de degrés de conviction, et aucun à parler de degrés de l'affirmation : « Windelband parle d'une gradation du "sentiment de conviction" ou de la "certitude". Appliquée à l'affirmation, une telle hypothèse n'a absolument aucun sens. Soit quelque chose est affirmé, soit il ne l'est pas ; il n'y a pas de degrés de l'affirmation » (Reinach A., 1989, p. 99). Cf., en lien avec la théorie brentanienne, l'excellent commentaire de Textor M., 2013. La question de savoir dans quelle mesure Brentano aurait pu s'accorder avec la distinction entre conviction et affirmation reste ouverte. Quoi qu'il en soit de la justesse de la conception de Reinach, cette distinction est assez obscure. Pourquoi une affirmation « hésitante, à contrecœur » n'est-elle pas une « affirmation de degré moindre » ? L'argument que « soit

assez semblable à celle de Windelband lui-même, dont le propos peut être compris comme strictement psychologique. Son idée d'une gradation continue dans le jugement ne concerne pas directement la valeur de vérité du jugement, mais bien plutôt l'acte de juger défini comme une « *appréciation de la valeur de vérité* » (*Beurteilung des Wahrheitswerts*) (Windelband W., p. 187). Quoi que suggère l'argumentation de Brentano, tenir plus ou moins fort *p* pour vrai, cela n'implique pas tenir *p* pour plus ou moins vrai¹³.

Naturellement, l'idée que le jugement posséderait un contenu logique doté d'une valeur de vérité est parfaitement étrangère à Brentano, pour qui le seul contenu de jugement envisageable est de nature présentationnelle, c'est-à-dire ni vrai ni faux. C'est là une composante inaliénable de son approche *psychologique* du jugement. Contre la définition du jugement comme une liaison ou une séparation, donc en référence à la structuration prédicative du *contenu jugé*, Brentano définit le jugement comme un acte d'acceptation ou de rejet, c'est-à-dire comme un certain mode de la relation à l'objet (Brentano F., 1925, p. 44 *sq.*). Le contenu est structuré de la même manière dans le jugement « la robe est jaune » et dans la présentation de la robe jaune, qui n'est pas un jugement. En revanche, le jugement présente un certain caractère d'acceptation comme existant ou comme vrai qui n'est pas présent dans la simple présentation.

Cette conception non propositionnelle du jugement rend très compréhensible la réaction critique de Windelband, qui en approuve l'essentiel (Dewalque A., 2010, p. 81 *sq.* ; Dewalque A., 2013 ; Seron D., 2006). Si le jugement ne se définit plus par la structure propositionnelle, alors la différence entre jugement et sentiment ne pouvait que s'estomper fortement pour un philosophe de cette époque, qui ne concevait pas les sentiments comme des attitudes propositionnelles. Si ce n'est pas la structure propositionnelle, qu'est-ce qui distingue encore le jugement du sentiment ? Ce qui les distingue suffit-il encore à les regrouper en deux « classes fondamentales » distinctes ? N'y a-t-il pas entre eux des ressemblances plus significatives qui plaident en faveur de leur réunification au sein d'une même classe ? L'acceptation et le rejet ne sont-ils pas

quelque chose est affirmé, soit il ne l'est pas » est en tout cas insuffisant. Après tout, soit on est convaincu de quelque chose, soit on ne l'est pas.

¹³ Pourtant, ce n'est pas sans raison qu'on a reproché à Windelband une confusion du logique et du psychologique, l'essai de 1884 prétendant d'emblée se situer sur le plan de la classification logique des jugements. Voir (Seron D., 2006, p. 74-75).

simplement, comme les sentiments, mettons des colorations qualitatives affectant des contenus présentationnels ?

III.3. *L'argument des biens secondaires*

J'en viens à l'objection (B4) de Brentano :

Nous distinguons dans ce que nous aimons correctement ce qui est bon en soi et ce qui n'est bon qu'en vue d'autre chose, et nous appelons le second « utile ». Il n'y a pas de distinction analogue dans ce que nous acceptons (*anerkennen*) correctement ; tout ce qui existe, même s'il a sa cause efficiente dans autre chose, est existant comme tel (et non pas simplement par rapport à autre chose). (Brentano F., 1925, p. 155)

Il y a un bien *en soi* et un bien *pour autre chose*, à savoir l'utile ; en revanche, tout ce qui est vrai l'est *en soi*, il n'y a pas de vérité qui serait seulement *pour autre chose*. Comme l'objection est peu claire et qu'elle s'apparente à l'objection (B2), je me bornerai à quelques remarques rapides.

Fait important, il semble que (B4) n'ait rien à voir avec la question du relativisme et des vérités en soi. Les jugements, souligne Brentano lui-même, peuvent tout autant être évidents seulement *pour moi* (Brentano F., 1958, p. 144) que les sentiments peuvent être pourvus d'un caractère d'universalité et de nécessité analogue à l'apriorité conceptuelle dans le domaine du jugement (Brentano F., 1925, p. 153). Ce que Brentano a ici en vue est plutôt sa distinction de *L'Origine de la connaissance morale* entre ce qui est bien primairement et ce qui est bien secondairement. Par exemple, une femme aime sa robe jaune parce qu'elle aime paraître belle : la robe jaune n'est pas un bien en soi, mais un bien secondaire ou « en vue d'autre chose », tandis que sa beauté est un bien primaire (Brentano F., 1889, p. 17). Or, la sphère du jugement ne semble offrir rien d'analogue aux biens secondaires de la sphère affective.

L'argument, cependant, laisse place au doute. Il semble y avoir un sens acceptable où une vérité pourrait en certains cas être qualifiée de vérité « en vue d'autre chose ». Par exemple, on suppose vraie une hypothèse en vue de la tester, de la confronter à l'expérience ou d'en découvrir d'éventuelles conséquences absurdes, etc. De même, la théorie des nombres imaginaires peut être vue non comme une connaissance arithmétique « primaire », mais comme un moyen d'obtenir une connaissance « primaire », etc. Mais même à supposer que le parallèle soit inapproprié, on ne pourra alors que répéter ce qui a été dit plus haut, à savoir qu'une remarque grammaticale sur l'usage

des mots « vrai », « bon », etc., peut au mieux être pertinente s’agissant de *l’objet* du jugement et du sentiment, mais non pour leur « *relation à l’objet* », c’est-à-dire en vue d’une classification *psychologique* telle que la conçoit Brentano lui-même¹⁴.

IV. REMARQUES FINALES

Les réflexions critiques qui précèdent suggèrent que, même dans le cadre strictement brentanien, la distinction entre sentiment et jugement est moins fermement établie que ne le prétendait Brentano. Plus encore, il semble que la réunification des deuxième et troisième classes reste une question ouverte, et que leur réunification présente d’incontestables avantages sur la classification brentanienne.

Un important avantage est qu’elle permet de rendre compte de frappantes similitudes entre sentiments et jugements. En particulier, elle rend plus compréhensible le fait – autrement assez énigmatique – qu’ils possèdent un même caractère de bipolarité, présentant en gros les mêmes propriétés structurelles : par exemple il est contradictoire d’affirmer et de nier simultanément une même chose comme il est contradictoire d’aimer et de haïr simultanément une même chose (Fabian R., 1996, p. 169). Comme on l’a vu plus haut, Brentano lui-même énumère d’importantes similitudes entre jugement et sentiment, par contraste avec la présentation. « Pour le jugement et la relation affective, observe-t-il, se révèlent de nombreuses similitudes qu’on ne trouve pas dans la présentation en comparaison avec le jugement » (Brentano F., 1925, p. 153). Ces similitudes révèlent l’existence d’une essentielle relation d’*analogie* entre les sphères logique et éthique, à savoir entre vrai-faux et bien-mal, accepter-rejeter et aimer-haïr, etc. (voir Seron D., 2008). Cependant, une thèse décisive à la base de la philosophie de Brentano est précisément que cette analogie n’est *pas plus* qu’une analogie. Nous pouvons certes qualifier un sentiment de « correct », mais seulement par analogie : le sentiment n’est pas correct *au sens propre*. De même, l’évidence du jugement a certes un *analogon* dans la sphère affective, que Brentano qualifie de « sentiment supérieur » (Seron D., 2008, p. 36 *sq.*). Néanmoins, l’évidence demeure essentiellement limitée au jugement : ni les présentations ni les sentiments ne peuvent être qualifiés d’évidents à proprement parler (Brentano F., 1958, p. 144).

¹⁴ Naturellement, la même remarque peut être appliquée à l’objection (B3).

Mais pourquoi l'*analogon* affectif de l'évidence judicative n'est-il pas une évidence au sens propre ? Pourquoi, après tout, ne pas concevoir l'évidence comme un genre dont les espèces seraient l'évidence judicative et l'évidence affective ? Pourquoi, plus généralement, n'y a-t-il pas plus qu'une relation d'analogie entre jugement et sentiment ? La réponse de Brentano, sans l'ombre d'un doute, est que jugement et sentiment sont des espèces naturelles distinctes. Sa classification est une classification « naturelle », c'est-à-dire une classification qui n'est pas arbitraire, qui résulte non de constructions *a priori*, mais de l'observation¹⁵. Cette idée de classification naturelle mériterait une discussion détaillée qui outrepasse largement les limites de la présente étude. D'un point de vue historique, elle s'explique par le débat autour de la doctrine kantienne des facultés et de sa critique herbartienne. Mais elle est assez énigmatique d'un point de vue philosophique. À première vue, il est tentant de lui opposer que les mêmes observations peuvent supporter des classifications différentes également éclairantes. Titchener ironisait non sans raison sur le fait que les brentaniens ne parvenaient pas même à s'entendre sur le nombre des « classes fondamentales » d'actes mentaux (Seron D., 2014). En réalité, il eût peut-être fallu reconnaître, comme l'ont fait Windelband et un grand nombre d'empiristes, que les actes cognitifs ont une dimension pratique. De deux classifications empiriquement équivalentes, l'une est préférée non pas parce qu'elle est obscurément plus « naturelle », mais pour des motifs pratiques, par exemple pour son pouvoir heuristique ou didactique.

Cette remarque a une signification plus générale, qui nous mène au cœur de la controverse. L'unification des deuxième et troisième classes conduisait Windelband, on l'a vu, à assimiler le jugement à une « fonction pratique » de l'esprit. Du point de vue de Brentano, pour qui la connaissance est synonyme de jugement correct, cela signifie concevoir erronément la connaissance elle-même comme une activité pratique. C'était aussi, remarquablement, l'objection de Sigwart à l'encontre de Windelband, que Brentano mentionne et approuve dans *L'Origine de la*

¹⁵ « L'étude scientifique a besoin de divisions et d'ordre, et ceux-ci ne peuvent être choisis arbitrairement. Ils doivent autant que possible être naturels, et ils le sont quand ils correspondent à une classification la plus naturelle possible de leur objet » (Brentano F., 1925, p. 3). « Une classification scientifique doit [...] être naturelle, c'est-à-dire qu'elle doit réunir dans une classe ce qui est plus étroitement apparenté par sa nature, et qu'elle doit séparer en des classes différentes ce qui par sa nature est relativement éloigné » (Brentano F., 1925, p. 28). Une classification est « naturelle » si et seulement si elle « procède à partir de l'étude des objets à classifier et non de constructions *a priori* » (*ibid.*).

connaissance morale : « *Vrai et faux* pris comme concepts généraux, objectait Sigwart, ne désignent absolument aucune relation à la face pratique de notre vie » (Sigwart C., 1889, p. 158 ; cf. Brentano F., 1889, p. 56, repris dans Brentano F., 1958, p. 39). À la différence du plaisir pris à regarder le coucher du soleil, le jugement « le coucher du soleil est agréable » est la simple reconnaissance (théorique) d'un fait, à savoir du fait que le coucher du soleil cause du plaisir. Assurément, prendre plaisir à regarder le coucher du soleil, ce n'est pas la même chose que juger qu'on prend plaisir à regarder le coucher du soleil. Mais alors même, pourquoi ne pas se borner à dire que deux contenus différents, là le coucher du soleil, ici le plaisir pris à regarder le coucher du soleil, supportent des attitudes ou des colorations qualitativement différentes, dont les propriétés très semblables rendent opportun leur regroupement au sein d'une même « classe fondamentale » ? La réunification des deuxième et troisième classes semblerait en tout cas plus intuitive – ce qui n'est pas en soi un argument convaincant, mais suggère que la charge de la preuve est du côté de la classification brentanienne, à laquelle la réunification est donc préférable à défaut d'arguments suffisants.

Université de Liège
 Faculté de philosophie et lettres
 Département de philosophie
 Place du Vingt-Août 7
 B – 4000 Liège
 d.seron@uliege.be

Denis SERON

BIBLIOGRAPHIE

- BRENTANO, Franz (1874). *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, Leipzig, Duncker & Humblot.
- (1889). *Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis*. Leipzig, Duncker & Humblot.
- (1911). *Von der Klassifikation der psychischen Phänomene*. Leipzig, Duncker & Humblot.
- (1925). *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, vol. 2 : *Von der Klassifikation der psychischen Phänomene*. Éd. par O. KRAUS, Leipzig, Meiner.
- (1956). *Die Lehre vom richtigen Urteil*. Éd. par F. MAYER-HILLEBRAND, Bern, Francke.
- (1958). « Windelbands Irrtum hinsichtlich der Grundeinteilung der psychischen Phänomene », in *Wahrheit und Evidenz. Erkenntnistheoretische Abhandlungen und Briefe*. Éd. par Oskar KRAUS, Hamburg, Meiner, p. 38-43.

- (1969). *Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis*. Éd. par O. KRAUS, Hamburg, Meiner.
- (1973). *Psychologie vom empirischen Standpunkt*. Éd. par O. KRAUS, Leipzig, Meiner.
- DEWALQUE, Arnaud (2010). *Être et jugement : La fondation de l'ontologie chez Heinrich Rickert*. Hildesheim, Olms.
- (2013). « Windelband on *Beurteilung* », *Judgement and the Epistemic Foundation of Logic*. Éd. par M. VAN DER SCHAAR, Dordrecht, Springer, p. 85-99.
- FABIAN, Reinhard (1996). « Christian von Ehrenfels 1859-1932 », *The School of Franz Brentano*. Éd. par L. ALBERTAZZI, M. LIBARDI et R. POLI, Dordrecht, Springer.
- HUSSERL, Edmund (1975). *Logische Untersuchungen*, vol. 1 : *Prolegomena zur reinen Logik. Husserliana. Gesammelte Werke*, vol. 18. Éd. par E. HOLENSEIN, Den Haag, Nijhoff.
- REINACH, Adolf (1989). « Zur Theorie des negativen Urteils », *Sämtliche Werke. Textkritische Ausgabe*, vol. 1. Éd par K. SCHUHMANN et B. SMITH, München, Philosophia Verlag, p. 95-140.
- SAUER, Werner (2013). « Being as the true : From Aristotle to Brentano », *Themes from Brentano*. Éd. par D. FISSETTE et G. FRÉCHETTE, Amsterdam, New York, Rodopi, p. 193-226.
- SERON, Denis (2006). « La controverse sur la négation de Bolzano à Windelband », *Philosophie*, 90, p. 58-78.
- (2008). « Sur l'analogie entre théorie et pratique chez Brentano », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, 4/3 (série Actes, 1).
- (2014). « Titchener contre l'intentionnalisme brentanien », *Vers une philosophie scientifique : Le programme de Brentano*. Èd. par C.-E. NIVELEAU, Paris, Demopolis, p. 373-402.
- SIGWART, Christoph von (1889). *Logik*, 2^e éd. Freiburg i. B., J.C.B. Mohr (Paul Siebeck).
- TEXTOR, Mark (2013). « “Thereby we have broken with the old logical dualism” – Reinach on negative judgement and negation », *British Journal for the History of Philosophy*, 21/3, p. 570-590.
- WINDELBAND, Wilhelm (1921). « Beiträge zur Lehre vom negativen Urtheil », *Straßburger Abhandlungen zur Philosophie. Eduard Zeller zu seinem siebzigsten Geburtstage*. Éd. séparée, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck) (1^{re} éd., 1884).

RÉSUMÉ – La présente étude offre une discussion critique de quelques arguments de Brentano en faveur de l'idée que sentiment et jugement forment deux « classes fondamentales » distinctes. L'auteur retrace les grandes lignes de l'argumentation de Brentano contre son principal adversaire sur la question, le néokantien Wilhelm Windelband, puis en indique quelques faiblesses. En conclusion, il suggère que la position de Windelband présente de sérieux avantages sur sa concurrente brentanienne.

ABSTRACT – This study is a critical discussion of some of Brentano's arguments in favour of the idea that feeling and judgement are two distinct « fundamental classes. » The author outlines Brentano's arguments against the Neokantian Wilhelm Windelband, his main adversary on the question, and then points out some weaknesses in them. In conclusion he suggests that Windelband's standpoint is much more convincing than Brentano's alternative (transl. J. Dudley).